BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
ET
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES



N° 57 - Mars 1970

ERRATUM

Dans le bulletin n° 56, planche III,
Intervertir les légendes A et C.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ÉGYPTOLOGIE

N° 57 - MARS 1970

TABLE DES MATIERES

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

28 FÉVRIER 1970

La séance est ouverte à 17 h 05 sous la présidence de M. Georges Posener, président.

Compte rendu de la précédente assemblée ordinaire :

M. Leclant, vice-président, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée ordinaire du 5 juin 1969, qui est adopté à l'unanimité.

Membres excusés :

M. Bassier, Mme Billot, R.P. du Bourguet, Professeur Derchain, Professeur Heerma van Voss, M. Mekhitarian, Dr Murat, Dr Ratié, Dr Robine.

Présentation de nouveaux membres :

Mme Fournier, M. Herson, Mme Korsakoff, Mme Kretz, M. Legrand, Professeur Puech, M. Samaranch (de Madrid), Mme Sansoy, Mlle Sluismans, M. Thivel, Mlle Vanwelkenhuyzen (de Bruxelles).

Publications de la Société :

M. le Président fait remarquer que, si le bulletin nº 55 a été envoyé avec un certain retard, celui-ci sera rattrapé par le bulletin nº 56 qui va bientôt paraître.

Le tome 21 de la Revue d'Égyptologie est à l'impression et le 22 déjà en cours de préparation. Mme Le Corsu a terminé les fiches de l'Index des tomes 1 à 20 ; elle prépare maintenant le manuscrit. Ce sera un volume d'une centaine de pages, très détaillé, où l'on trouvera, commodément classée, toute la matière contenue dans la revue.

Nécrologie :

Le grand égyptologue allemand, Siegfried Morenz, professeur à l'Université de Leipzig, dont l'ouvrage sur la religion égyptienne a été traduit en français, vient de disparaître dans la force de l'âge

en pleine activité scientifique, emporté par une attaque. Dans sa personne, l'égyptologie perd un de ses meilleurs interprètes de la pensée égyptienne et la Société, un de ses membres les plus distingués.

Nouvelles de l'égyptologie :

M. Leclant, vice-président, donne d'abord des nouvelles des activités archéologiques en Égypte :

« Si le Delta demeure actuellement d'accès difficile, le plateau de Saqqarah a reçu ses habituelles missions — celle de W. B. Emery marquée de nouvelles découvertes, en particulier des textes nombreux, démotiques, cariens, des galeries de bovidés — celle de J.-Ph. Lauer et de moi-même à la pyramide de Pépi I avec plus de 800 nouveaux fragments des Textes des Pyramides et des éléments importants du temple funéraire. L'anastylose de la cour du Heb-Sed de Djéser se poursuit. La mission tchèque d'Abousir a également repris ses travaux. La moyenne Égypte n'est guère accessible. En revanche, à Karnak, le Centre franco-égyptien continue sa tâche. La mission de Chicago poursuit la copie des textes du temple de Khonsou. L'Institut français est revenu à Karnak-Nord et reprend l'étude de Deir el-Médineh. Dans la nécropole thébaine, plusieurs missions travaillent ou se préparent à continuer les enquêtes, fouilles et relevés. Le Centre de Documentation poursuit son œuvre. A Assouan, enfin l'Institut archéologique allemand a entrepris avec l'Institut suisse des fouilles riches de promesses.

« Franchissons le grand lac du Sad el-Ali. Les enquêtes au Sud du Batn el-Hagar continuent : achèvement du **survey** du Service soudanais des Antiquités ; fouilles de la mission suisse à Akasha, des archéologues italiens à Sonqi et de la mission de J. Vercoutter dans l'île de Saï où ont été mis en évidence des dépôts de fondation. L'équipe de Soleb a poursuivi l'interprétation de la documentation recueillie dans le temple et achève la copie des scènes inscrites. La fouille de la nécropole ouest a été poursuivie à Sedeinga : on a pu préciser le dispositif des curieuses pyramides creuses et couplées correspondant à deux inhumations successives ; un lot de splendides verreries a été recueilli. Dans l'île d'Argo, sur le site de Tabo, la mission américano-suisse de Ch. Maystre a mis en évidence les vestiges de plusieurs temples d'époque méroïtique, tandis que les Polonais ont poursuivi leurs importants dégagements à Old-Dongola. Quant aux Allemands de l'Est, ils ont achevé à Mussawarat es-Sofra la reconstitution intégrale du Temple du Lion : étonnante réalisation scientifique dans ces solitudes perdues de la steppe soudanaise. Enfin se prépare un **survey** mené par la mission technique française, mise au service des autorités soudanaises, en direction du Darfour. L'égyptologie risque ainsi de mener fort loin.

M. Leclant annonce ensuite l'élection de M. Georges Posener à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres au début de l'été 1969 : « Cette brillante consécration d'une œuvre rigoureuse et créatrice est aussi un honneur pour notre science et pour la Société Française d'Égyptologie, dont il est le président depuis 1961. Je suis sûr d'être l'interprète de l'ensemble des membres de notre Société en lui disant ce soir la joie ressentie par chacun et en lui exprimant de très vives et chaleureuses félicitations. Qu'il veuille bien aussi accepter l'expression de notre reconnaissance pour l'œuvre qu'il a accomplie en faveur de notre Société : une présidence active et efficace, un bulletin régulier, une revue de renommée internationale. Nous sommes heureux que cette circonstance solennelle nous permette de lui témoigner ici notre amitié et notre respectueuse estime. »

Communications :

1° M. F. DAUMAS : Les objets sacrés d'Hathor au temple de Dendara (avec projections en couleur).

2° M. J. YOYOTTE : Quatre ans de recherches sur Tanis (1966-1969) (avec projections en couleur).

La séance est levée à 19 h 20.

MEMBRES BIENFAITEURS, 1970

M. ANTONOVITCH Y MAMMI.
Baronne de BENOIST.
M. COULON.
Mme DREYFUS-SEE.
M. GREENWALD.
Duchesse d'ESTE.
M. JOLLY.
Mlle LE SAOUT.
Mme MARTIN.
M. NICOLAS.
Professeur POSENER.
M. PROST-MARECHAL.
Mme SABATHIER.
Professeur SCHOTT.
Général TOULOUSE.

LES OBJETS SACRÉS D'HATHOR AU TEMPLE DE DENDARA[1]

François DAUMAS

Ceux qui visitent le temple de Dandara ne remarquent pas souvent quelques représentations, toujours les mêmes, placées auprès de la déesse Hathor ou de sa barque sacrée. Ce sont des objets que les sculpteurs ont soit groupés, soit disposés en deux séries complémentaires à des emplacements importants du temple ; il y en a dix, la plupart du temps (pl. I, A) : un collier-*menat* ; une clepsydre, sous forme d'un singe adossé à un vase ; un sistre à extrémité cintrée ; un sistre terminé par un édicule flanqué de deux crosses ; un symbole compliqué formé d'une boucle arrondie dans laquelle figure un œuf et de part et d'autre de laquelle sont disposées les plantes héraldiques de la Haute et de la Basse Égypte, le tout surmonté de deux ailes éployées ; un petit édifice dans lequel on voit un jeune enfant ; une cruche de lait ; une cruche de vin ; une couronne d'or et, enfin, une porte monumentale. Ces objets étaient placés sur des guéridons tout à fait analogues à ceux sur lesquels on déposait les offrandes.

---

1. Les justifications techniques seront à chercher dans un article à paraître, dans la *Revue d'Égyptologie*, t. 22.

On les trouve sur les architraves qui surmontent les colonnes de la façade, au milieu d'une procession de dieux ; la moitié du côté est, l'autre moitié du côté ouest. C'est en adoptant la même disposition qu'on les a représentés à la partie supérieure des deux côtés de la porte d'entrée. On les a sculptés dans le sanctuaire, sous les brancards de la barque d'Hathor, des deux côtés également. Dans la crypte qui occupe le rez-de-chaussée [2] du mur sud, passe l'axe du temple. Son emplacement est marqué sur la paroi sud par le pilier d'Hathor, mais, sur la paroi nord, par les objets sacrés qui devaient donc jouer un rôle important dans le culte de la déesse (pl. I, A). On peut les voir encore à l'extérieur sur la façade sud du temple, dans l'imposante série des offrandes solennelles que consacrent, de part et d'autre de l'axe, Ptolémée Césarion et sa mère, Cléopâtre VI. Mais le fait qu'on les ait fait figurer dans la *Cour-du-Siège-de-la-Première-fête*, au milieu des offrandes solennelles, et sur les murs-bahuts du kiosque du toit (pl. I, B.), montre que ces ustensiles cultuels accompagnent Hathor lors des processions comme celle du Nouvel An. On peut constater à Edfou qu'ils suivaient la déesse chez Horus au mois d'Epiphi, lors de la fête de la Bonne Réunion. On les a gravés, en effet, sur l'épaisseur des montants de la porte est de la cour, en face de l'ancien pylône de Ramsès III, par où arrivait le cortège processionnel d'Hathor en provenance de Dendara. Ils sont encore sur le linteau d'une des portes ouest, par où Hathor passait pour aller rendre visite aux dieux-ancêtres dans la montagne, et sur la façade extérieure nord du mur d'enceinte du temple d'Horus.

Quel que soit l'intérêt de ces représentations, cependant aucune n'est aussi importante que celles du quatrième registre sur le mur sud de la Salle des Offrandes (pl. II, A et B). Là, tous les objets sacrés figurent deux fois, à l'Est et à l'Ouest, à une grande échelle, de sorte que l'on peut distinguer leurs moin-

2. On sait qu'il y a trois étages de cryptes ménagées dans l'épaisseur des murs au temple de Dendara : un souterrain, un au ras du sol, l'autre à l'étage ; voir Daumas, *Dendara et le temple d'Hathor*, Le Caire, 1969, p. 58.

dres détails. Mais, surtout, ils sont accompagnés d'une longue légende qui fournit pour quelques-uns d'entre eux un commentaire capital. A partir de là nous pouvons tenter de les interpréter et de faire leur exégèse.

Tout d'abord, lisons ces textes. Nous les commenterons ensuite. Tableau de droite (Est) :

— La *menat* est devant toi, Maîtresse, Dame de la menat.
— Thot a élevé vers toi l'*ouncheb*.
— Le sistre-*sekhem* est pour ton *ka*, Rê-féminine des statues divines.
— Le sistre-*sechechet* est agité pour toi par les dieux-éclatants.
— Le Sud et le Nord sont unis pour Ta Majesté, *Bai* parfaite aux ailes parfaites ; l'orbe de la terre ne cesse de rayonner de ton rayonnement pour faire grandir ton fils en lui.
— Dame du Mammisi, dans le Lieu-du-repos.
— Ton corps rajeunit au moyen de Vie-stabilité.
— Dame de l'ivresse dans la Place-de-l'ivresse (nom de Dendara), pour la Majesté de laquelle le *menou* a été inauguré.
— La couronne d'électrum qui pare ton front a été fondue par Totenen (ancien dieu de Memphis, identifié à Ptah) lui-même.
— Dame de la danse, on fonde pour toi une porte monumentale, Rê-féminine, qui pourvois le Double-pays d'offrandes.

Tableau de gauche (Ouest) :

— La *menat* est en face de toi, Maîtresse dans la Demeure-de-la-*menat*.
— Dame de l'*ouncheb*, dans la Maison-de-l'engendrement-de-Sa-Majesté.
— Le sistre-*sekhem* de la Puissante (*Sekhmet*) écarte ta violence.
— Le sistre-*sechechet* de ton *ka* efface ta fureur.
— La Haute et la Basse Egypte sont assemblées pour Ta Majesté. Tu protèges les deux *Kebehou* (= l'Egypte) de tes deux ailes et l'orbe de la terre est inamovible entre les mains de ton fils.
— Jouvencelle parfaite, Dame du Mammisi.
— Le lait-doux est pour ton *ka* ; il rajeunira ton corps avec le lait-blanc parfait de la vache-*Ihet*.
— Dame des cruches-*djeser*, Maîtresse de l'ivresse, on fait pour toi le vase-*menou* qui dévoile ce qui est caché.
— La couronne d'or est pour ton front, O Dame.
— On construit pour toi une porte monumentale dans la Maison-de-l'Or. Ils sont pour ton *ka* dans Qabto (nom de Dendara), après avoir été rassemblés pour toi, leur Dame.

1. LA MENAT. C'était un collier comprenant, sur la poitrine, un lourd pectoral et un contrepoids dans le dos. Le pectoral,

formé de perles et de fragments métalliques, produisait un bruissement quand on l'agitait, de sorte que c'était aussi, dans une certaine mesure, un instrument de musique. On savait depuis longtemps que ce collier apportait la vie. Quand la déesse acceptait les hommages du roi, elle tendait le pectoral, avec sa main, vers le nez de son fils et lui insufflait ainsi une provision de souffle vital. C'est exactement le geste que fait Hathor dans la crypte sud n° 1 à Dendara. Son contrepoids paraît avoir exprimé un symbolisme sexuel assez développé.

Mais ce n'est pas tout dans le cas d'Hathor. La déesse elle-même était la *Menat*. Plusieurs fois, ce nom lui est tout uniment donné pour épithète dans les inscriptions du temple et, dans la crypte que nous venons d'évoquer, on conservait une *menat* magnifiquement ouvragée, qui représentait Hathor en personne, comme en font foi les textes. Son pectoral, à lui seul, avait une signification cosmique, puisque la barque solaire est représentée à sa partie supérieure. Peut-être même, les quatre colonnes hathoriques qui le surmontent symbolisent-elles les quatre piliers du ciel. C'est évidemment une représentation de l'Hathor primordiale et créatrice, la Vache céleste qui mettait au monde tous les matins le soleil.

Lorsqu'on l'offrait à la déesse ou lorsqu'on l'agitait en son honneur, en face d'elle, on renouvelait la création hathorienne et la souveraineté de la déesse sur le monde organisé. Aussi, parmi toutes les offrandes, celle-ci a-t-elle été retenue pour demeurer sans cesse auprès de la statue divine et l'accompagner durant chacun de ses déplacements.

2. L'OUCHEB OU L'OUTET. Ces deux lectures sont possibles pour le même signe. Il représentait une clepsydre, composée d'un vase surmonté d'un flotteur et flanqué d'un petit cynocéphale, par le phallus duquel on pouvait faire écouler l'eau qui était à l'intérieur. La présence du petit singe s'explique par

la mythologie zoologique ancienne : Horapollon rapporte qu'*aux deux équinoxes de l'année, celui-ci urine douze fois par jour, c'est-à-dire à chaque heure*. C'était Thot qui avait fabriqué la clepsydre, lui qui était spécialisé dans le comput du temps. Il est certain que c'est un indice important de civilisation que l'établissement du calendrier. Sans doute faut-il mettre cet instrument de mesure en rapport avec le rôle mythologique joué par Thot dans le mythe du retour de la déesse lointaine. Celle-ci s'était éloignée de son père Rê et vivait sauvagement dans les déserts méridionaux. Mais Rê, qui ne pouvait se passer de sa fille, lui envoya comme messager Chou-Onouris et Thot. Ce dernier, grâce à la magie de son verbe et de sa science, la ramena à la vie organisée que menaient les dieux et les hommes depuis la création du monde. L'horloge à eau avait dû jouer un rôle depuis ce moment.

La déesse se réjouissait particulièrement de voir fonctionner si bien son mécanisme. Et l'un des textes liturgiques, que prononçait l'officiant en lui présentant un modèle votif de clepsydre, l'exprimait en ces termes : « Que ton cœur soit dans l'allégresse à leur vue ! Puisses-tu contempler ce qu'elle fait selon son pas ! Toutes ses dispositions sont selon ce qui est juste ! » Nous avons retrouvé quelques-uns de ces objets d'offrande, inutilisables par les hommes mais qui réjouissaient le *ka* des dieux, et l'on en conserve deux exemplaires au Musée du Caire.

Faisant boule de neige avec la signification déjà indiquée, les Égyptiens lui avaient superposé un symbolisme rattaché à celui de l'Œil-*oudjat*, démembré puis reconstitué, qui exprimait mythologiquement les phases de la lune. C'était évidemment une complication supplémentaire qui ne facilite pas l'interprétation de l'*oudjat*, déjà très compliquée elle-même.

Si la clepsydre n'a été inventée qu'à la XVIIIe dynastie, comme Borchardt et Schott l'ont conclu d'un texte malheureusement trop mutilé, l'offrande de cet instrument à Hathor et aux déesses qui lui sont assimilées ne remonterait pas au-delà

du milieu du IIe millénaire, tandis que le collier-*menat* est attesté au moins 500 ans auparavant. Mais il se pourrait aussi que la clepsydre ait été seulement perfectionnée par Amménémès sous Thoutmosis III. Cela permettrait de comprendre plus facilement qu'on en ait fait remonter la fabrication au dieu Thot.

Il faut noter enfin que les scribes se plaisaient à de subtils rapprochements entre les sons ou les écritures, à la manière de nos jeux de mots. Pour eux, cependant, les ressemblances phonétiques exprimaient des identités essentielles. C'est pourquoi ils écrivaient que l'offrande de l'*ouncheb,* appelé aussi *outet*, se faisait dans la *Maison-de-l'engendrement* (*outet*)*-de-Sa-Majesté*, qui était un des noms de Dendara.

3. LES SISTRES. Il convient de les étudier en même temps, car leur effet paraît avoir été tout à fait voisin. Leur forme et leur signification étaient, cependant, différentes. L'un avait la partie supérieure arquée. L'autre présentait un édicule flanqué de deux crosses. Le premier, à l'époque qui nous occupe et dans les textes de Dendara du moins, s'appelait *sekhem*. Sur un manche, il comprenait une lame métallique recourbée dans la boucle de laquelle passaient trois ou quatre tigelles transversales. Ces tigelles jouaient dans des trous latéraux plus larges que leur section. Il est rare qu'elles aient été soudées. Dans ce cas, elles servaient nécessairement de support à des éléments métalliques qui produisaient, lorsqu'on les agitait, un crissement agréable à la déesse.

L'autre, le sistre-*sechechet,* présentait toujours à l'extrémité du manche deux têtes hathoriques adossées. Elles étaient surmontées de l'image réduite d'une porte monumentale, flanquée de deux crosses tournées vers l'intérieur. Bien que sur les représentations cela ne se voie jamais, les parois latérales de la porte étaient aussi percées et supportaient des tigelles transversales, comme le révèlent les exemplaires retrouvés. Ce sistre, dont la forme seule évoquait le pilier hatorique, figurait la déesse elle-

même. Dans la crypte sud n° 1, toute une série de *sechechets* en matières précieuses (ébène, or et turquoise) constituait autant d'images d'Hathor, à en croire les inscriptions.

On a depuis longtemps noté le rôle du sistre dans la musique religieuse égyptienne. Il *écarte la fureur* et *efface la violence,* selon ce qu'indiquent très bien les notices de la Salle des Offrandes. C'est lui qui contribua à apaiser la déesse devenue sauvage, dans son désert, et à la ramener à la douceur de la vie civilisée.

Plutarque ajoute à ces indications celle d'un symbolisme cosmique du sistre (*De Iside,* § 63), provenant du fait qu'on aurait représenté un chat à tête humaine sur son cintre. Comme nos musées possèdent un grand nombre de sistres sur lesquels on voit ces chats et qu'un exemplaire d'une forme rare, sculpté au Mammisi romain de Dendara, vient corroborer l'existence de la figure du félin et son importance dans ces instruments de musique, il y a tout lieu de penser que les spéculations de Plutarque sont l'écho direct des idées égyptiennes, selon lesquelles les quatre éléments du monde sublunaire auraient été soumis aux changements cycliques de la naissance et de la mort.

4. LE SYMBOLE HATHORIQUE ROYAL. Ici, heureusement, le commentaire de la Salle des Offrandes est très précis. Sans cela nous aurions eu quelque peine à établir le sens de cette figure et il aurait toujours subsisté quelque incertitude. La boucle du *chen* représente l'univers, c'est-à-dire, l'orbe de la terre, au centre duquel l'œuf désigne Ihy, le petit dieu-roi, fils d'Hathor. Elle-même le protège sous forme de sourcils qui le soutiennent. N'est-elle pas la déesse *aux sourcils fardés ?* Aussi est-ce pour elle que le soleil répand sa lumière et pour le roi-dieu son fils, garant et continuateur de la création divine, lui qui a définitivement en charge le monde. Le Double Pays, symbolisé par les plantes héraldiques du Sud et du Nord, est au centre même du cosmos, protégé par les ailes de la Puissante, Hathor, dont le *baï* céleste plane dans le ciel.

5. LE MAMMISI. C'est une image stylisée du petit sanctuaire dans lequel se célébrait solennellement le mystère de *la Naissance Divine*. Ce dernier était destiné à parfaire et à prolonger la vie du roi, lieutenant du dieu primordial, pour étendre les effets bienfaisants de la création qui avait organisé le chaos originel. Aussi le texte dramatique mimé dans le sanctuaire faisait-il du roi le fils charnel du dieu Amon-Rê et d'Hathor, sa mère divine. On l'avait ainsi assimilé au dieu Ihy, qui devenait son prototype divin. L'importance de ce culte était à la fois métaphysique et sociale et le développement considérable des rites avait peu à peu exigé la construction d'un petit temple indépendant.

Celui de Nectanébo, à Dendara, un des plus anciens, était encore relativement simple. Mais lorsqu'il fut mis hors de service par la grande enceinte en pierre qui devait entourer le temple majeur, au début de l'époque romaine, on construisit un autre mammisi, somptueux, qui forme à lui seul un véritable sanctuaire de dimensions déjà imposantes. Peut-être les travaux furent-ils entrepris sous Néron, puisque c'est lui qui offre le mammisi à la déesse sur la paroi ouest de la Salle Hypostyle, dans une scène très rare, qui pourrait avoir, indirectement, valeur historique. Mais la chose n'est pas sûre et l'on n'a pas signalé, à notre connaissance du moins, des simulacres de mammisis qui eussent pu être présentés en offrande, comme les clepsydres votives de nos musées.

6. LE POT DE LAIT. Comme dans les anciennes civilisations sémitiques, ou africaines entre autres [3], le lait eut, dans l'Égypte antique, une importance considérable. N'était-ce pas l'aliment unique qui, au début de sa vie, tenait lieu à l'enfant de toute nourriture ? Aussi, dès une époque très ancienne, comme l'attestent les Textes des Pyramides, on voit le lait des déesses célestes doué du pouvoir merveilleux de transmettre la vie divine avec sa durée sinon infinie du moins fort longue et aussi sa puissance. On offrait très souvent du lait aux déesses des mammisis, Isis à Philae, Hathor à Dendara, la Sœur-Parfaite à Kom Ombo, et on l'assimilait au lait des vaches célestes primitives, parmi lesquelles on comptait Ihet, au pis desquelles il puisait ses vertus. C'est d'ailleurs à leurs mamelles que l'enfant divin et royal le buvait directement, lors de la célébration de *la Naissance Divine*.

3. Voir Robertson Smith, *Lectures on the religion of the Semites*, 3e éd., Londres 1927, p. 274 et 577 ; références à des coutumes africaines, p. 596. Labat, *Le Caractère religieux de la Royauté assyro-babylonienne*, Paris 1939, p. 64-8. Seligman, *Races of Africa*, 3e éd., Londres 1959, p. 93-4.

On donnait à ce lait bien des noms, parmi lesquels celui de Vie-stabilité qui exprime une de ses qualités essentielles. C'est pourquoi le pot de lait ne quittait jamais Hathor. Elle entretenait sans cesse sa propre existence au moyen de ce liquide primordial qu'elle transmettait d'ailleurs au roi dans les scènes d'allaitement. Les formules que récitait le prêtre au Mammisi de Nectanébo sont très claires :

> « Le lait-doux est pour toi ; le lait-blanc est devant toi. Le lait-lumineux illumine... Il est pur pour que tu nourrisses ton fils Horus grâce à lui... Le lait-doux est pour toi, qui rajeunit ta chair. Le lait-lumineux est pour ton ventre. Il rend puissante ta protection. Ta Majesté s'épanouit grâce à lui. » (Daumas, *Les mammisis de Dendara*, p. 35 et 52).

7. LA CRUCHE-MENOU. C'était sans doute une cruche de vin, quelquefois, peut-être, de bière. Nous connaissons par un tableau du mur sud de la Salle des Offrandes le rite de présenter à la déesse ce récipient. Il avait lieu solennellement lors de la *Fête de l'ivresse*, le 20 Thot, et, lors du *Renouvellement de l'ivresse*, le 1er Athyr, comme nous l'apprend la liste des fêtes de la Crypte des Archives. Ces noms permettent de se faire une idée du but que poursuivait cette liturgie. Elle cherchait, comme d'autres cultes anciens, tel celui de Dionysos, un moyen d'abolir les barrières entre notre monde et celui des dieux.

Mais l'ivresse que tentaient d'atteindre les dévôts de la déesse ne paraît pas avoir été semblable à celle du peuple qui, selon

Hérodote, consommait durant les Boubasties plus de vin de raisin que durant tout le reste de l'année. Certaines professions de foi dans les biographies funéraires d'époque tardive, montrent que c'était une ivresse spirituelle comparable à la *sobria ebrietas* qu'avait étudiée Hans Lewy en partant des textes de Philon. Un pieux personnage n'a-t-il pas tracé dans une tombe thébaine un hymne à Amon dans lequel on peut lire ces vers :

> « Tu rassasies, même si l'on ne mange pas ;
> Tu donnes l'ivresse, même si l'on ne boit pas. »

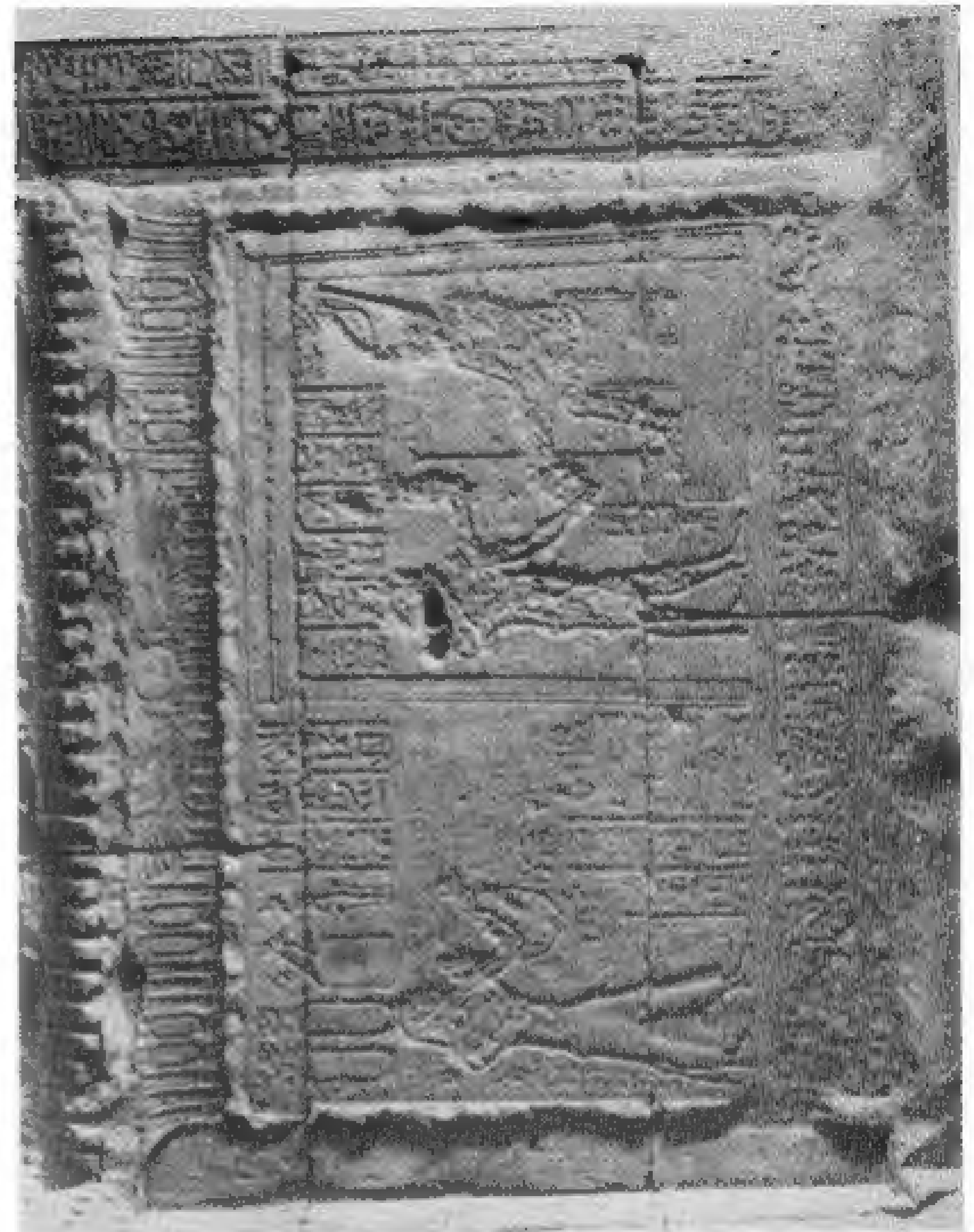
C'est que l'ivresse aussi permettait de dévoiler la vérité cachée au fond de l'être. Comme Plutarque le disait pour les Dionysiaques, le vin *découvre les replis secrets de l'âme.* C'est pourquoi il faut interpréter, semble-t-il, l'épithète *oun-khenou,* qui accompagne souvent le substantif *menou,* par « qui ouvre l'intérieur, qui dévoile ce qui est caché », comme la lumière.

C'est donc par la présence constante du *menou* auprès d'elle que l'on honorait la déesse *de la joie* et *de l'ivresse,* ainsi que la nomment les textes.

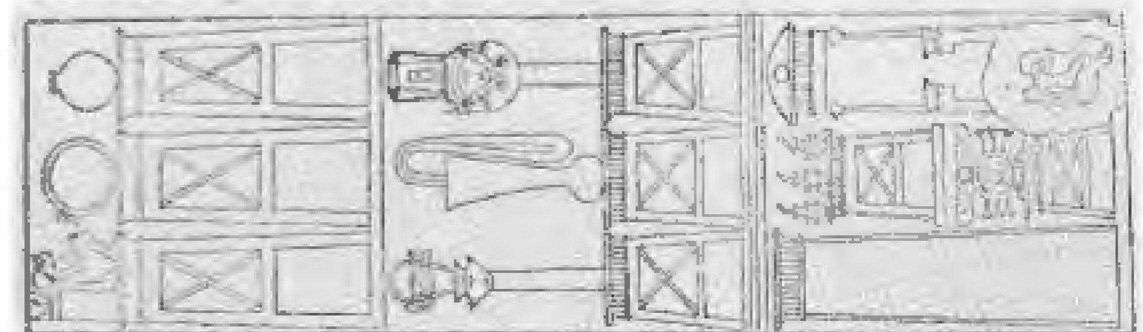
8. LA COURONNE D'ÉLECTRUM. C'était aussi un objet de culte spécialement dédié à Hathor. Les notices de la Salle des Offrandes ne sont pas ici d'un grand secours, mais, comme il existe plusieurs tableaux dans lesquels la déesse reçoit ce diadème, l'on peut avoir quelque idée du sens que prenait le rite.

L'or de la couronne apportait à Hathor l'appoint de son incorruptibilité. N'était-il pas la chair de Rê lui-même ? Il accroissait donc, pour ainsi dire, le potentiel divin de la Dame de Dendara qui, en retour, donnait au roi *les montagnes qui mettent au monde leurs produits : les pierres précieuses vénérables des mines.*

9. LA PORTE MONUMENTALE. C'est bien cet élément architectural que représente l'image développée de la Crypte sud n° 2 ou de la Salle des Offrandes. Mais le même mot peut désigner

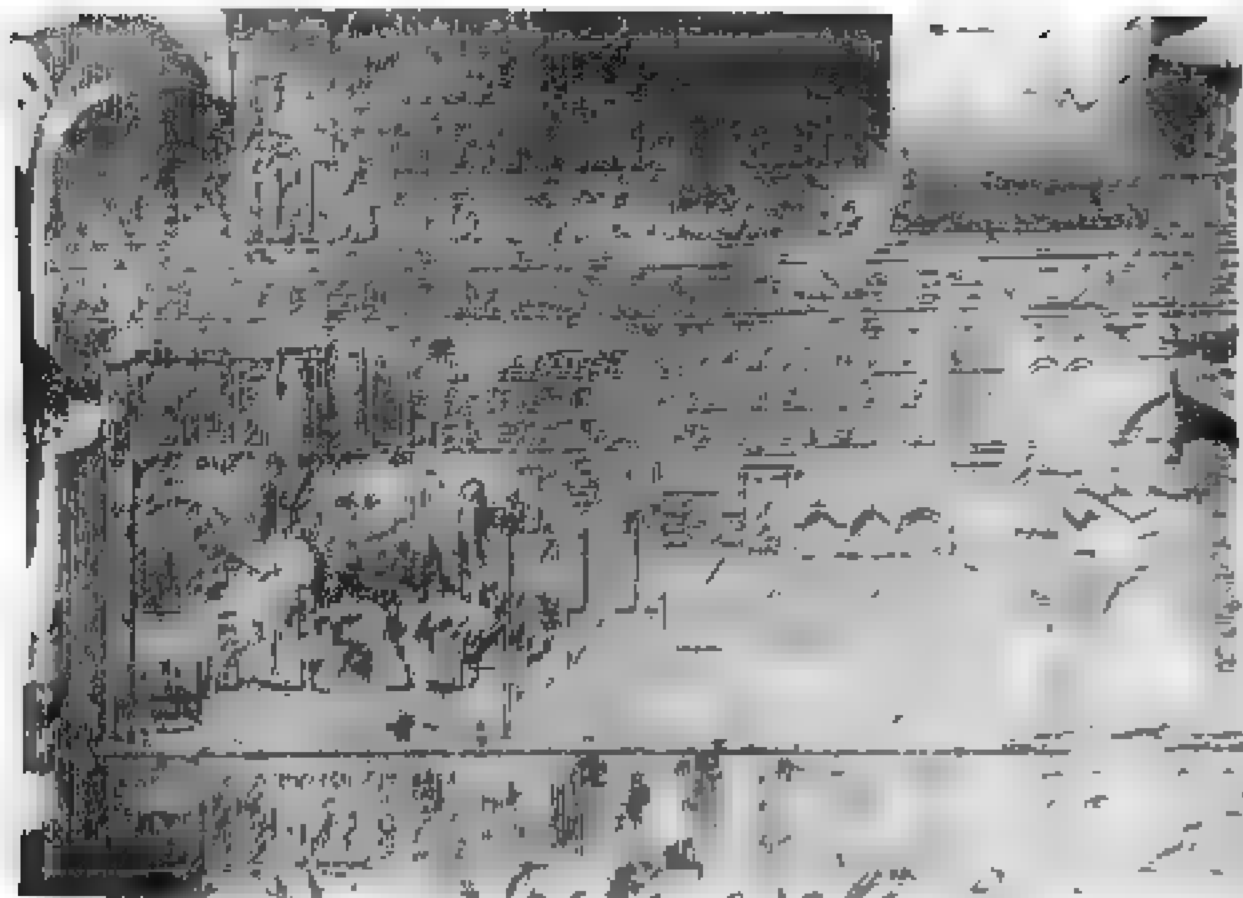


B. — Kiosque du toit.



A. — Crypte sud n° 2.

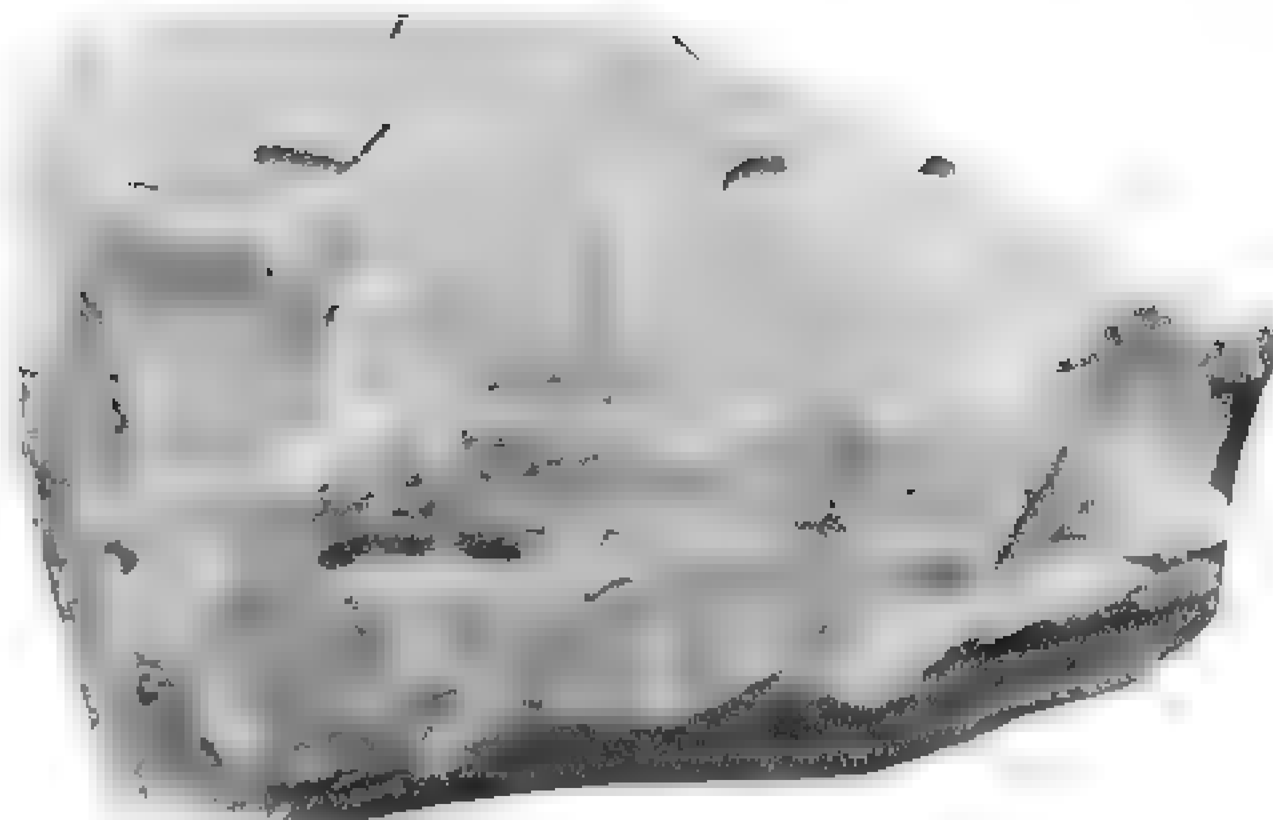
DAUMAS, *les objets sacrés d'Hathor au temple de Dendara.*



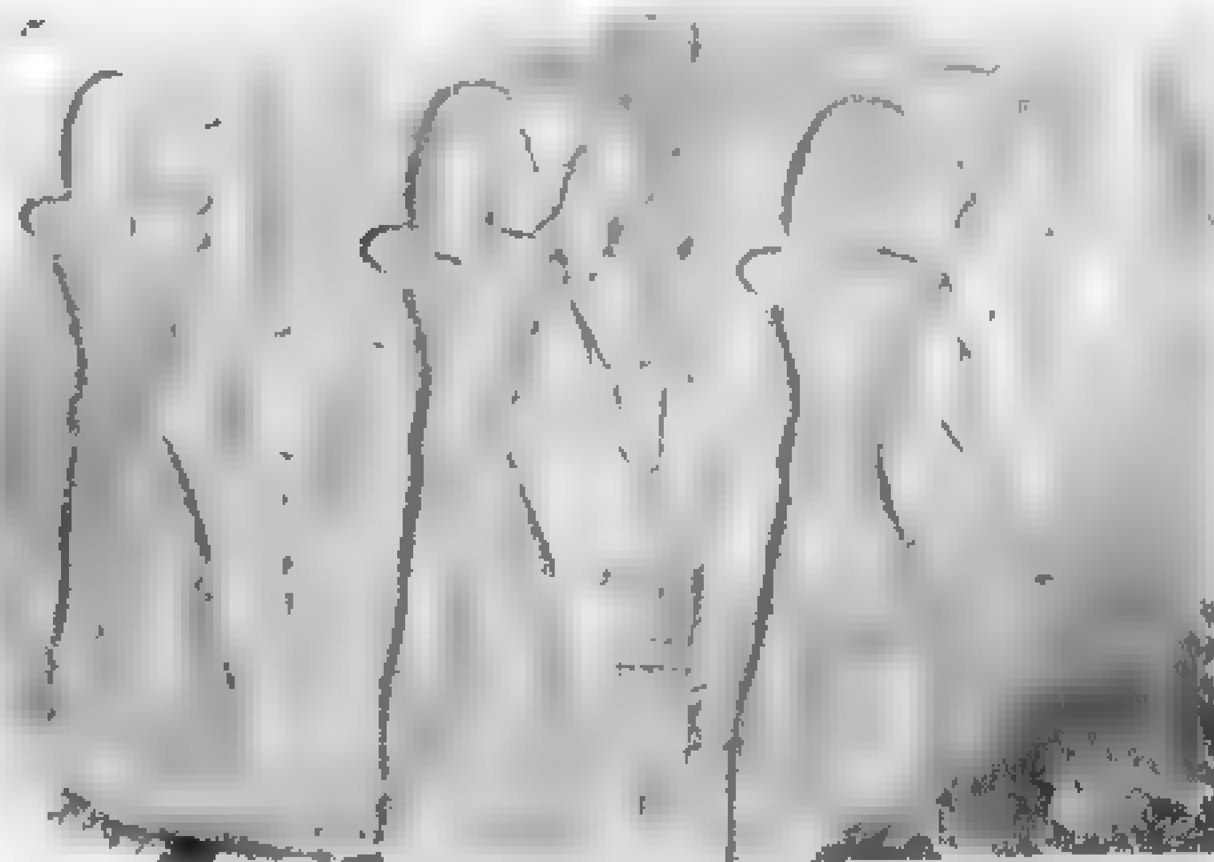
A — Salle des offrandes, 4e reg mur sud, côté ouest



B Salle des offrandes. 4e reg mur sud, côté est
DAUMAS *les objets sacrés d Hathor au temple de Dendara*



A — Musée du Caire. Fragment de socle de colosse



B San Grand Temple Fragment de socle de colosse
YOYOTTE *Quatre années de recherches sur Tanis*

PLANCHE IV



Le bâtiment de brique, sondage 1969-III

YOYOTTE, *Quatre années de recherches sur Tanis*

la porte qui permettait d'entrer dans l'enceinte sacrée — fondamentalement la même — et les deux ailes du pylône qui la flanquaient. Ces deux dernières n'étaient pas essentielles ; aussi la porte a-t-elle donné son nom à l'ensemble de l'édifice. C'est la raison pour laquelle il nous paraît bon de traduire *bekhen* par « porte-monumentale ».

C'est elle qui, flanquée de ses crosses, surmonte l'insigne hathorique dans le sistre-*sechechet*. Quelle était sa signification par rapport à Hathor ? Elle présente sans doute encore bien des obscurités dans l'état actuel de la recherche. Pourtant, elle est un peu éclaircie par une scène de la Ouabit (S sur le plan de Chassinat). Sur une paroi de cette chambre, parmi d'autres divinités, la déesse du ciel, Nout, présente à Hathor la partie supérieure du sistre, appelée aussi *bekhen* et lui dit : « Je t'offre la Porte-monumentale dans laquelle est ton *baï*. » Ce dernier[4] ne résidait pas normalement avec le corps et le *ka* mais, élément céleste, venait se poser de temps à autre sur la statue pour l'animer. Il était donc normal que la porte par où passait le *baï* de la déesse symbolisât l'arrivée de celui-ci, nécessaire à l'union au disque, fête essentielle célébrée au 1er de l'an. On se rappelle d'ailleurs que le *baï* est représenté dès le Nouvel Empire dans la descenderie du tombeau. Au Papyrus de Nebqed, on le voit volant dans le puits vers la chambre du sarcophage, tandis qu'en haut la porte du tombeau est représentée ouverte[5]. Tout cela permet, sinon d'éclairer complètement, du moins d'entrevoir les raisons pour lesquelles Hathor ne se séparait pas volontiers de cet objet.

Ce rapide examen permet maintenant de comprendre pourquoi les anciens prêtres ont tenu à ce qu'Hathor soit sans cesse

---

4. Voir maintenant le beau livre de Louis B. Zabkar, *A Study of the Ba Concept in Ancient Egyptian Texts*, Chicago 1968.
5. Devéria et Pierret, *Le Papyrus de Nebqed*, Paris 1872, pl. 2, reproduit dans Bonnet, *Reallexikon*, p. 76.

entourée de ces dix objets, sacrés pour elle. Ils exprimaient l'essentiel de sa théologie et représentaient les offrandes les plus importantes qu'on pût lui faire. Ainsi, près d'elle, par la puissance magique de l'image, évoquaient-ils sans cesse tout le mythe et toute la métaphysique de la déesse et matérialisaient-ils le culte qui lui était rendu. Ils ne cessaient jamais de remplir leur office et, aujourd'hui encore, dans les salles désertes du temple abandonné, ils continuent de jouer silencieusement leur rôle mystérieux, selon le dessein des scribes de la Maison de Vie.

QUATRE ANNÉES DE RECHERCHES SUR TANIS (1966-1969)

J. YOYOTTE

Dans le nord-est de la Sharkiyeh, le *tell* de San el-Hagar — « Tanis-les-Pierres » — culmine à 35 m au-dessus du niveau de la mer et mesure trois kilomètres et demi sur un kilomètre et demi. C'est le plus vaste, le plus haut et le plus illustre des sites pharaoniques du Delta et son étude, œuvre de très longue haleine, occupera de nombreuses générations d'égyptologues et de spécialistes des sciences et techniques auxiliaires de l'archéologie. De fait, seul le quartier des temples, aire d'environ 500 × 500 m, a véritablement occupé jusqu'à présent les archéologues. Encore la fouille et l'étude de cette aire, abordées dès 1800, sont-elles loin d'être achevées. Un bon nombre de voyageurs, au cours du XIXe siècle, décrivirent sommairement le site. Dans les années 1860, sur l'ordre de Mariette, des centaines d'ouvriers dégagèrent la zone axiale du Grand Temple, enrichissant le Musée du Caire de magnifiques statues royales mais rejetant aussi, hélas, sur les bas-côtés du temple, de formidables accumulations de déblais. En dépit du remarquable travail de prospection topographique et épigraphique exécuté par Petrie en 1884, l'oubli se fit sur Tanis après qu'en 1904

Barsanti eut transporté au Caire la plupart des grandes statues et un échantillonage des gros monuments qui étaient demeurés *in situ*...

En 1927, Pierre Montet décida de s'accrocher à ce site énorme et solitaire où des hivers venteux et pluvieux et des étés humides rendent le séjour plus pénible qu'en d'autres points d'Égypte. On sait comment vingt et une campagnes, menées entre 1929 et 1956, lui permirent de pousser la fouille du Grand Temple, d'y rencontrer la nécropole royale des XXIe-XXIIe dynasties et de dégager en partie quatre édifices jusqu'alors inconnus : le Kiosque de l'Est et les Temples de Mout et Khonsou-l'Enfant (« Temple d'Anta »), de Khonsou-Néferhotep et de l'Horus de Silè. Avec le temps, une multitude de monuments originaires de Tanis s'est trouvée dispersée entre le magasin de San, les musées du Caire, d'Alexandrie et de Zagazig, le Louvre, le British Museum et bien d'autres collections. Une partie seulement des inscriptions et des séries d'objets a pu être publiée à ce jour et, dans bon nombre de cas, de façon sommaire et partielle.

Notre regretté maître avait défendu avec passion la théorie selon laquelle Tanis se confondait avec la vieille Avaris que les Hyksos avaient choisie pour capitale et avec Pi-Ramsès, la résidence que fonda Ramsès II. Les trouvailles faites depuis 1929 à 25 km au sud de Tanis ont amené M. Hamza, L. Habachi et d'autres chercheurs à leur suite à localiser Avaris et Ramsès dans la région de Qantir et Khatana. En l'état actuel du problème, cette localisation est quasiment certaine. Cependant, l'étude du dossier de Tanis, si elle autorise seulement à supposer que cette localité ne s'affirma comme une métropole que vers 1100 av. J.-C., invite aussi à conclure que les dynasties tanites et libyennes exploitèrent les monuments-mêmes de Pi-Ramsès déchue, afin de bâtir pour Amon, Mout et Khonsou des temples qui prétendaient faire de Tanis une copie de Karnak. Cité royale jusque vers 664, puis métropole d'un nome, Tanis

pose encore maints problèmes d'archéologie qui concernent l'histoire et la géographie humaine de la Sharkiyeh et la question des relations entre l'Égypte et la Palestine biblique. Or, à l'heure actuelle, ni la fouille du Grand Temple d'Amon ni celle du téménos de Mout ne sont terminées. Ni les cimetières privés, ni les maisons des contemporains des pharaons tanites et libyens n'ont encore été repérés et, alors que le bourg de Tanis, d'après les données toponomastiques, remontait pour le moins à la fin de l'Ancien Empire, rien n'a été retrouvé de ses plus vieux établissements.

Avant sa mort, en juin 1966, Pierre Montet avait eu la joie de voir que son domaine ne serait pas déserté et que son œuvre courageuse serait poursuivie. La Mission française des Fouilles de Tanis avait pu, par une XXIIe campagne (mars-avril 1965) reprendre contact avec le sol de San (*Un retour à Tanis*, *BSFE* 46, 6-8 ; *Reprise des fouilles de Tanis*, *CRAIBL* 1965, 391-8). La tâche que nous avions devant nous désormais ne pouvait, en toute rigueur, se limiter à des travaux d'excavation. Elle impliquait en outre, en Europe, au Caire et à San, un travail permanent de recherches sur Tanis. Il convenait notamment d'assurer la publication intégrale et définitive des constatations et des trouvailles faites par la Mission Montet comme par ses devanciers. Le regroupement des archives de la Mission Montet, fait avec l'aide amicale de Madame Pierre Montet et de toutes les personnes qui avaient participé aux vingt et une campagnes, se trouve presque achevé. Dans les locaux du Centre Documentaire d'Histoire des Religions, classements, restaurations, analyses progressent lentement mais sûrement. Plans, négatifs et épreuves photographiques, dessins, fichier, journaux et inventaires, notes de terrain et copies de textes, s'éclairant par une analyse détaillée des travaux imprimés, permettront de connaître avec plus de précision l'histoire des dégagements et des découvertes antérieures, d'isoler les pièces et séries d'objets inédites, de distinguer les zones fouillées des zones à fouiller

Notre besogne d'archiviste est prolongée, en quelque sorte, par nos recherches muséographiques au Musée du Caire et à Tanis même. Il convenait en sus d'établir au plus tôt un relevé à échelle moyenne de l'ensemble du *tell*, relevé destiné à remplacer la carte dressée jadis par l'ingénieur Jacotin de l'Expédition d'Égypte et d'effectuer d'autre part un relevé à grande échelle de la région des temples.

En dépit de la modicité des moyens dont la Mission de Tanis dispose pour faire face à tant d'obligations, nos travaux de muséographie et de topographie et, bien entendu, des opérations de dégagement et de sondage, ont été mis en train, au cours des quatre années écoulées, à la faveur de deux campagnes. Il était théoriquement souhaitable qu'avec le temps et au hasard des circonstances, la Mission en vînt à connaître comment se présentent la configuration du terrain et les conditions de vie à San en chacune des saisons de l'année. La XXIIIe campagne (*CRAIBL* 1967, 590-601) nous a fait faire l'expérience de ce qu'est et était Tanis durant l'été (août-octobre 1966) ; y ont participé Ch. Mestrallet, ingénieur géographe, C. Alifranghi et J.-P. Baux, photographes, P. Vernus, M. Dewachter et Y. Kœnig, étudiants d'égyptologie. Différée par les séquelles de la Guerre de juin 1967, mais préparée au cours d'une mission muséographique au Caire en février-mars 1968, la XXIVe campagne (*CRAIBL* 1970) offrit cette fois les épreuves d'un hiver spécialement rigoureux (décembre 1968-mars 1969) ; y ont participé W. Behr, cartographe, C. Alifranghi et Chr. Muller, photographes, D. Charron, technicien, Chr. Coche et A. Zivie, étudiants d'égyptologie.

Au Caire, le dépouillement systématique du Journal d'Entrée et autres registres du Musée pour en extraire toutes les données concernant les très nombreux objets rapportés de Tanis par Mariette, Petrie et Montet se trouve presque entièrement ter-

miné grâce au concours de toute l'équipe de la XXIVe campagne. La plupart des grandes pièces de sculpture tanite exposées dans le Jardin municipal de Gézira et dans le jardin et les galeries du Musée a été photographiée. En sus, la possibilité qui nous a été offerte de manipuler à l'air libre les fragments jusqu'alors entassés dans la réserve « Arcade 55 » nous a permis d'identifier et de copier la totalité des pièces que Barsanti avait enlevées de San en 1904. D'intéressantes données concernant l'histoire de Tanis ont été par là découvertes ; des « raccords » entre les débris dispersés d'un même monument ont été faits : c'est ainsi, pour prendre un exemple, qu'un morceau de quartzite conservant l'image de deux princes ramessides (Musée du Caire) (pl. III, A) doit être rapproché d'un autre fragment de socle de colosse qu'on voit encore dans la cour II du Grand Temple (pl. III, B).

A San el-Hagar même, C. Alifranghi a poursuivi chaque saison l'inventaire photographique des fragments sculptés et petits objets demeurés dans le magasin. En 1969, celui-ci a été aménagé à grands frais et le contenu, anciennes et nouvelles trouvailles, minutieusement rangé et fiché, selon les normes muséographiques les plus classiques, grâce à la collaboration de Christiane Coche et d'Alain Zivie. Un travail de même genre et qui aura exigé du même photographe et des assistants un effort plus austère encore a porté sur les centaines de blocs et de gros éclats de calcaire décorés et inscrits que la Mission Montet avait retrouvés, remployés dans divers bâtiments — le Lac Sacré principalement — et dont elle avait fait plusieurs dépôts à l'air libre. Avant d'envisager la poursuite de la fouille et du démontage des quais du Lac, il convenait de regrouper ces documents, pour partie inédits, de les protéger des intempéries et du vandalisme et de les inventorier. A la fin de la XXIIIe campagne (octobre 1966), un travail forcené de déménagement permit d'abriter provisoirement tous ces calcaires, pour une part dans le magasin, pour une part dans deux garages du *rest-house* du

Service des Antiquités. Au terme de la XXIVᵉ campagne, presque tous ces fragments se trouvent photographiés et les fiches descriptives d'une bonne moitié d'entre eux sont terminées.

La nécessité imprévisible où nous nous sommes trouvés en 1966 d'attendre une autorisation spéciale pour procéder au relevé topographique de l'ensemble du *tell* nous fit donner priorité au relevé détaillé (1 : 500) des secteurs compris dans l'angle nord-est de l'Enceinte d'Amon. Le plan exécuté par M. l'Ingénieur Mestrallet a permis de commencer l'implantation de larges voies destinées à l'évacuation des déblais, anciens et à venir, par Decauville et par tracteur, puis, au terme d'une étude attentive de la documentation publiée ou inédite, de reconstituer l'histoire des fouilles qui avaient été pratiquées antérieurement dans la région du Lac Sacré.

Reprenant un lent travail de prospection stratigraphique entrepris dès 1965, nous avons étudié en 1966 dans quelles conditions le lac avait été petit à petit remblayé de limon noir (poussière de brique crue) et dans quelles conditions les assises hautes du quai de calcaire avaient été bâties puis démolies. Des données nouvelles sur l'histoire du secteur ont été réunies. Il nous est apparu, par exemple, que les formidables lits de gravats enfouis en retrait des murs de quai n'étaient pas les vestiges de démolitions pratiquées au Moyen Age mais plutôt des débris de taille amassés là aux IIIᵉ-IVᵉ s. av. J.-C. au plus tard. Au cours de la même saison de 1966, la chaîne de déblais accumulés par nos devanciers au sud du lac a été éventrée, afin que nous puissions évaluer à quel rythme nous pourrons mener par la suite l'enlèvement des déblais « à la tâche » et afin de déterminer comment le sous-sol archéologique se présente sous les terres rapportées (plusieurs niveaux sont apparus, dont un semble correspondre à une époque où la rive sud-ouest du lac était plantée d'arbres).

Outre ces investigations prudentes, préliminaires d'une reprise du dégagement, de l'étude architecturale et du démontage des quais, si riches en blocs de remploi, une autre tâche préliminaire fut mise en train en 1966. Un tronçon en remblai de la principale voie d'évacuation devait passer par le Temple de Khonsou dont les arasements avaient été fouillés par P. Montet en 1951. Un sondage de contrôle, sagement entrepris, livra plusieurs fragments d'un grand babouin de granit gris et bon nombre d'éclats de calcaire portant les restes de décors au nom de Nectanébo I, de telle sorte qu'à la campagne suivante, il a été décidé de pousser simultanément l'aménagement de la voie et l'étude du Temple de Khonsou. Le nettoyage minutieux de l'aire déjà touchée sous P. Montet, puis l'enlèvement des kôms de déblais alentour, a fait récupérer, en 1969, une grande quantité d'autres morceaux de la XXXᵉ dynastie. Ceci fait, une fouille en damier du fond du temple a pu commencer. Comme l'emplacement du pylône et la partie médiane de l'édifice, cette région du sanctuaire avait été radicalement démolie et bouleversée par les chaufourniers et les marbriers. Là encore, sur la *gézira* de sable vierge, donc au niveau du ci-devant soubassement de calcaire dont quelques blocs épars gardent le souvenir, ont été exhumés de nouveaux restes des décors sculptés sous la XXXᵉ dynastie et des fragments complémentaires d'importants monuments de pierre dure dont la Mission Montet avait recueilli des morceaux épars : une partie du naos monolithe de basalte que Nectanébo II avait installé chez Khonsou et un fragment d'une statuette de granit gris montrant Ramsès VI agenouillé. Cette dernière trouvaille présentait pour nous un intérêt spécial, puisque Ramsès VI dont Tanis a livré en outre les restes d'une statue assise et un cartouche figurant en surcharge sur un bloc de remploi, est le dernier Ramesside dont l'activité soit attestée dans les confins orientaux de la Basse Égypte (Tell el-Yahoudiyeh, Boubastis, Qantir) et dans le Sinaï. Un mois environ serait nécessaire pour achever de passer au

crible les arasements et les déblais du Temple de Khonsou, afin qu'une étude des gros et petits vestiges — restes de titulatures royales et d'inscriptions ornementales, de scènes d'offrandes, de frises, de plafonds étoilés, de tambours de colonnes, de moulures, etc. — tente de reconstituer tant bien que mal l'aspect que présentait l'édifice de calcaire fin, magnifiquement décoré sous les derniers pharaons indigènes.

Peut-être en eussions-nous fini dès 1969 avec la fouille du Temple de Khonsou si, cédant aux avis pressants de nos aînés et de nos cadets, nous n'avions décidé de pratiquer une recherche dans les régions du sud-ouest du *tell* où, en octobre 1966, C. Mestrallet, P. Vernus et J.-P. Baux avaient examiné avec attention les vastes superficies où des rectangles et des carrés dessinent sur le sol le plan d'édifices enfouis. Nous étions bien décidés, en tout cas, à ne jamais porter la pioche qu'en des endroits où une carte précise permettrait de consigner exactement pour nous et pour la postérité la position de nos fouilles et de nos sondages. Toute opération hors de l'enceinte de Psousennès était ainsi commandée par le relevé préalable de l'ensemble du *tell*. En 1969, W. Behr a commencé ce relevé en utilisant un matériel gracieusement prêté par la maison Kern et par le Cadastre de Genève : treize points trigonométriques ont été implantés. Pour faciliter la description des différentes particularités topographiques et archéologiques du *tell*, les chaînes de collines, cimes, buttes, plaines et vallées ont été dotées de surnoms forgés à plaisir (la toponymie locale étant muette sur ce point). Enfin, le relevé au 1 : 5 000 des Quartiers Centre-Ouest et Sud-Ouest a été terminé.

C'est juste aux confins de ces deux Quartiers, à environ un kilomètre et demi au sud du « Temple d'Anta », que la Mission a effectué les premiers sondages stratigraphiques hors du Quartier des Temples. Les deux modestes sondages 1969-I et 1969-II

ont d'abord été faits sur les pentes occidentales du sud-ouest (dites « Collines des ours »). Ils ont révélé deux couches de bâtiments hellénistiques au-dessus d'amas de détritus et de remblais s'accumulant sur une grosse épaisseur. Ensuite, le Sondage 1969-III a été fait dans un terrain plus élevé, sur un large replat au sud du Kôm Blayboy. C'est là le point le plus septentrional de l'aire où se dessine nettement sur le sol le plan de bâtiments enfouis. C'est là aussi que gisent encore trois blocs de granit rose, tronçons de colonnes au nom de Ramsès II abandonnés par les carriers modernes. L'examen du sol aux alentours ne révèle guère de restes caractéristiques des niveaux romains et byzantins (briques rouges, monnaies, éclats de verre translucide, etc.) et à première vue, l'occupation dernière de cette région daterait de l'époque hellénistique (une monnaie d'argent au nom d'Alexandre le Grand et à l'image d'Héraclès a été ramassée presque en surface). Un dégagement a fait d'abord apparaître un vaste massif bâti de grosses briques crues (superficie dégagée : environ 30 × 45 m), groupant des chambres rectangulaires à l'intérieur d'un mur très épais, mais cet édifice n'est conservé que sur une hauteur variant de 0,50 à 2 m (pl. IV). Plus ou moins arasés et ravinés par le ruissellement, ces vestiges pourraient être ceux de caves-magasins ou, plutôt, ceux d'un cimetière collectif de Basse Époque. Les pièces ou puits étaient quasiment vides et ceci depuis longtemps (sépulture bédouine ou clandestine en surface et jarres contenant les ossements de petits animaux dans le remblai). Des amulettes et autres menus fragments, trouvés presque sous la poussière superficielle, surtout dans les *nabr* (ravines d'érosion), semblent avoir été charriés depuis les pentes hautes du Blayboy. Nous avions choisi de commencer les sondages exploratoires par la bordure occidentale du *tell*, parce que tant la nécropole royale que les cimetières gréco-romains de l'extrême-sud se trouvaient, à l'égyptienne, sur le côté ouest du noyau de la cité. L'existence probable, dans le secteur du sondage 1969-III, de quelque cimetière paraît être confirmée par la trouvaille,

presque en surface, d'un morceau de grand *oushebti* au nom d'un certain *Nes-nebmet-âouay* (?) et datable des IV-III[e] s. avant notre ère (fig. 1, *a*).





Fig. 1. — a) « Egide » à tête de Mout, faïence.
b) Torse d'un *oushebti* privé, faïence.

Cependant, à l'intérieur de certains « puits » du bâtiment, ont été faits des sondages en sous-sol descendant dans la chambre 11 c jusqu'à 7 m de profondeur (soit environ 4 m au-dessus des eaux souterraines). Ces fouilles ont montré l'existence d'au moins cinq niveaux d'occupation, marqués par des murs de briques et des *maziara* (supports de jarres). Les couches hautes de ce terrain ont livré un choix d'amulettes de faïence attribuables à l'Époque Ptolémaïque ou aux siècles immédiatement antérieurs, notamment une grande « égide » ornée de la tête de Mout léonine (fig. 1, *b*). Un niveau plus profond a rendu une figurine de faïence bleue, représentant un dieu ou un roi, qui ne semble pas antérieure à l'époque libyenne ; au même niveau, une singulière image de femme nue dont la tec'mique et

le style n'ont rien de pharaonique, pose un problème de provenance et de datation (fig. 2). On doit songer à une origine syro-palestinienne (encore que les formes analogues qu'on puisse citer soient de beaucoup antérieures au premier millénaire).

Le gros mur du bâtiment dégagé en surface forme au sud-ouest un angle rentrant. A l'intérieur de l'équerre ainsi laissée libre, au-dessus d'un sol marqué par des murets arasés et des cours (?) où de grandes jarres isolées restaient dressées, une masse de gros morceaux de poteries diverses, de tessons dispersés, de cendres, de rebuts variés s'était accumulée. De cet amas décevant, d'importants fragments d'un objet peu ordinaire



Fig. 2. — La « Vénus barbare » (sondage 1969-III).



Fig. 3. — Fragment d'un brasero d'envoûteur.

ont été recueillis. Il s'agit d'un brasero circulaire, contrefaisant en terre cuite grossière, l'apparence d'un fourneau portatif de métal, avec son cloutage de fixation et ses deux anses ; sur le pourtour, aux quatre points cardinaux, est modelée, en un relief naïf de style égypto-hellénistique, l'image d'un étranger barbu aux coudes ligotés. C'est sans doute la première fois qu'on rencontre en original (fig. 3) un de ces fourneaux qui servaient à la crémation de figures de cire, selon les rites d'envoûtement des ennemis, si bien attestés dans les rituels d'époque tardive. Cette trouvaille inattendue permet d'espérer que l'étude méthodique des restes, encore stratifiés sur de grosses épaisseurs, de la capitale du Nome Tanite, de ses maisons, de ses fabriques et de ses cimetières fournira, comme le montrent d'autre part nombre d'objets restés inédits que trouvèrent Petrie et Montet, des témoignages originaux de ce qu'étaient la vie quotidienne, les industries et les pratiques religieuses dans une métropole du Delta au premier millénaire et sous l'Empire Romain.

J.F. EDITIONS
Imprimerie de Clairvivre - 24
Dépôt légal 1er trimestre 1970
Directeur de la publication :
M. le Professeur POSENER,
membre de l'Institut